

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

Deuxième année. 1862.

LA  
**CRITIQUE FRANÇAISE**

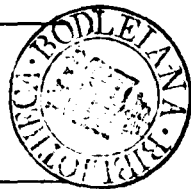
REVUE

PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Humani nihil a me alienum puto.

N° 14.

15 Janvier 1862.



PARIS

BUREAUX : RUE GARANCIÈRE, 8.

**LONDRES**, HENRY G. BOHN, libraire, 4, York street, Covent garden.

— WILLIAMS AND NORWATE, libr.,  
14, Henrietta str., Covent garden.

**ÉDIMBOURG**, Même Maison, South Fred. st.

**DUBLIN**, HODGES et SMITH, libraires.

**BRUXELLES**, BROUWET, libraire.

— DEQU, libraire, rue de la Madeleine, 9.

**LA HAYE**, DELINFANTE, libraire.

**BERLIN**, SCHNEIDER, libraire.

**VIENNE**, BRAUNMULLER, libraire.

**SAINT-PÉTERSBOURG**, Librairie de la Cour.

**LEIPZIG**, BROCKHAUS, libraire.

— ALPHONSE DÜRR, libraire.

**MADRID**, CARLOS BAILLY-BAILLIÈRE, libr.

**TURIN**, BOCCA, libraire.

**VENISE**, MUNSTER, libraire.

**FLÒRENCE**, FELICE PAGGI, libraire.

**NAPLES**, PELLERANO, libraire.

**GENÈVE**, H. GEORG, libraire.

# SOMMAIRE DU NUMÉRO

du 15 Janvier 1862.

---

L'IDÉE DE LA REVUE : LA DEUXIÈME ANNÉE. — ERNEST DESMAREST.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LA LITTÉRATURE INCONNUE : Le stoïcisme et l'immortalité de l'âme. — F. T. PERRENS.

QUELQUES FIGURES DE CE TEMPS-CI : LACORDAIRE. — LÉON GODARD.

HISTOIRE DES PEUPLES OPIQUES, par M. *Maximilien de Ring* (fin). — F. MALAPERT.

L'HISTOIRE PAR LES AUTOGRAPHES : Louvois, par M. C. *Rousset*. — Causeries d'un Curieux, par M. *Feuillet de Conches*. — La Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>. — Joseph Lebon, par son fils *Émile Lebon*. — Histoire de la Terreur, par M. *Mortimer Ternaux*. — T. CAMPENON.

LE DERNIER VOLUME DES OEUVRES DE VOLTAIRE. — ÉMILE DURIER.

PARIS, ROME ET JÉRUSALEM, OU LA QUESTION RELIGIEUSE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, de J. *Salvador* (fin). — ÉLIAS REGNAULT.

CHRONIQUE GÉNÉRALE :

*Les Revues*. — T. Campenon.

*Les Livres*. — A. Blot. — C. Bernel.

*Le Palais*. — Ernest Desmarest.

*Les Théâtres*. — Eugène Desmarest.

---

## LA REVUE PUBLIERA DANS SES PROCHAINES LIVRAISONS :

DE L'ORGANISATION JUDICIAIRE EN ANGLETERRE, par GETZ, avocat à Francfort-sur-le-Mein.

QUELQUES FIGURES DE CE TEMPS-CI. — M<sup>me</sup> SCHWETCHINE. — DANIEL MANIN, par LÉON GODARD.

TRAVAUX CONTEMPORAINS SUR LEIBNIZ. — ALFRED BLOT.

LOUIS XVII, SA VIE, SON AGONIE, SA MORT, par M. A. de *Beauchesne*.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN GRÈCE (fin), par Ad. CRÉMIEUX.

UNE ÉTUDE SUR LES ORATEURS DE LA TRIBUNE PIÉMONTAISE, par A. PHILIS.

FRAGMENT INÉDIT DE LA VIE DE DANTON, par A. R. C. DE SAINT-ALBIN.

SOUVENIRS DE SICILE, par CRISPI.

MÉMOIRES SUR CARNOT, par son fils. — ERNEST DESMAREST.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, par Arsène HOUSSAYE.

LA MÉTAPHYSIQUE ET LA SCIENCE, de M. *Vacherot*, par M. MARIE.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

Nous commencerons dans notre prochain article par nous occuper de ces tribunaux, institution tout à fait étrangère aux traditions juridiques de la vieille Angleterre.

Le docteur GETZ,  
*Avocat à Francfort-sur-le-Mein.*

(Suite et fin au prochain numéro.)

---

## SCHILLER, POÈTE, HISTORIEN ET CRITIQUE <sup>(1)</sup>.

---

« Il fut nôtre ! » s'écriait Goethe dans un lyrique hommage rendu à la mémoire de son ami. On essaierait en vain de le nier : Schiller appartient d'abord à l'Allemagne, qui le revendique avec une fierté bien légitime comme le plus noble de ses enfants. Mais, tout en respectant les droits de la patrie, nous réclamons pour la France et pour l'humanité entière un peu de cette gloire que la jalouse Allemagne voudrait s'attribuer à elle seule. Assurément *il fut nôtre* aussi, ce poète auquel l'Assemblée législative, sur la proposition de Guadet, conféra le titre de citoyen français. Et, en cette qualité, ne fut-il pas aussi le citoyen du monde, l'ami de la liberté et de la fraternité universelle ? Je sais que plus tard Schiller protesta contre les excès de la Révolution, et que le supplice de Louis XVI le détacha de la cause républicaine. Mais la douleur que de sanglantes exécutions lui firent éprouver ne lui inspira pas la haine du progrès. Réfugié dans les sereines régions de la pensée, il attendit des jours moins sombres et ne désespéra jamais de l'avenir. Il avait compris en effet que le bien s'achète ici-bas au prix des plus grands efforts et des plus cruels déchirements, et, si son cœur s'indignait en présence des horreurs de la lutte, son esprit

(1) *Œuvres de Schiller*, traduction nouvelle par Ad. Regnier, membre de l'Institut. 8 vol. in-8°. Hachette.

demeurait fidèlement attaché aux principes qui, tour à tour niés ou affirmés avec une âpre énergie, sont invoqués aujourd'hui par tous les peuples civilisés comme une sorte de charte européenne.

Ainsi Schiller aimait la liberté de toute son âme. Cette muse austère lui dicta son *Guillaume Tell*, le chef-d'œuvre du théâtre allemand, et ses histoires de la *Guerre de trente ans* et de la *Révolte des Pays-Bas*, que je regarde comme les annales de l'héroïsme moderne aux prises avec les puissances funestes du moyen âge. De plus il avait le sentiment profond de la fraternité humaine. Dans son enfance, nous dit son biographe, « le petit Schiller n'avait qu'un seul défaut opiniâtre, une seule passion que ses parents ne pouvaient point, hélas ! encourager, celle de donner tout ce qu'il avait, livres, habits, etc. Un jour, le digne capitaine (le père de Schiller) remarque que les souliers de son fils n'ont plus leurs petites boucles et sont attachés avec de simples cordons. Il l'interroge, et l'enfant répond : « J'ai donné mes boucles de tous les jours à un pauvre petit ; il ne les mettra que les dimanches. Vous savez, j'en ai, moi, pour les dimanches, une autre paire (1). »

La vocation poétique de Schiller se révéla de bonne heure, bien qu'au sortir de l'*École latine* il eût paru se tourner avec ardeur vers les études médicales. Une lecture d'*Othello*, faite à la *Karlsschule* de Stuttgart, par le professeur Abel, décida de l'avenir du jeune homme. A partir de ce moment, il négligea l'anatomie pour se consacrer tout entier à Shakspeare. Mais les conceptions sublimes et désordonnées du poète anglais troublèrent profondément son imagination. Comme tout ce qui dépasse la mesure commune de l'humanité, Shakspeare est un modèle dangereux pour des esprits encore sans expérience. La beauté majestueuse et calme, voilà ce qui convient à la jeunesse. Au point de vue pédagogique, il n'y a pas de maîtres plus excellents que les anciens. Schiller le sentit plus tard ; il voulait revenir à Homère et à Virgile. Mais l'espèce de fièvre qu'il avait contractée dans le commerce de Shakspeare ne devait pas guérir de sitôt. De là les

(1) Premier volume des œuvres. *Vie de Schiller*, par M. Regnier.

accès de lyrisme effréné qu'on remarque dans ses premières poésies, et cette emphatique pièce des *Brigands*, où le bon sens et la morale sont si outrageusement insultés. Plus d'une scène de ce drame fut écrite furtivement, à la lueur d'une lampe de nuit, dans une chambre d'infirmier : le tout ressemble aux rêves d'un cerveau malade : *velut ægri somnia*.

Les études médicales de notre poète s'achevèrent sans grand éclat. A sa sortie de la *Karlsschule*, il fut nommé par le duc de Wurtemberg chirurgien dans un régiment de grenadiers. La place était médiocre ; Schiller ne prit aucun goût à sa profession, et songea plus que jamais à la carrière dramatique.

*Les Brigands* furent représentés pour la première fois sur le théâtre de Mannheim le 13 janvier 1782, avec un succès prodigieux. La pièce fut jouée ensuite à Hambourg, à Leipzig, à Berlin, à Munich, à Fribourg-en-Brisgau. Partout même enthousiasme, même manie d'imiter les exploits de Charles Moor. Des écoliers forment des bandes qui doivent parcourir la forêt de Bohême. C'est une conspiration générale contre les lois de la société. Étrange contagion de la folie ! Un jeune homme de vingt ans, emporté par une imagination dérégée, bouleverse toutes les têtes. Non content des hardiesses du drame, il appelle la lyre à son aide, et lance sur l'Allemagne une seconde bombe incendiaire, l'*Anthologie pour l'an 1782*. Ce pathos, où se rencontraient quelques œuvres plus saines, comme la ballade du *Comte Éberhard*, et la *Bataille*, était dédié à la Mort, le *czar tout-puissant de toute chair, sans cesse occupé à diminuer le nombre de ses sujets, assouvissant éternellement dans toute la nature sa faim insatiable*. Qu'on juge par ce début des lugubres gentillesse de l'*Anthologie* ! Heureusement ce dévergondage littéraire fut de courte durée. Schiller se calma peu à peu. Les étudiants rebelles rentrèrent dans le devoir, embrassèrent leurs mamans et devinrent de bons et paisibles bourgeois. Pour réprimer le désordre, les princes n'eurent pas besoin de mettre leur armée en campagne ; quelques gendarmes suffirent à cette facile besogne. Au delà du Rhin grondaient déjà les bruits précurseurs

de la tempête : mais celle-ci devait tout emporter, la vieille monarchie et ses institutions vermoulues. Les aspirations politiques de l'Allemagne n'étaient qu'un cauchemar romantique ; à son réveil, elle retomba sous le joug de ses maîtres. En France, le tiers état ne rêvait pas ; il se préparait à l'action en lisant l'*Esprit des lois* et le *Contrat social*.

Le duc de Wurtemberg, Charles-Eugène, irrité contre le jeune chirurgien, lui intima l'ordre de se renfermer dans les travaux de sa profession. Schiller, après de vaines tentatives pour rentrer en grâce, prit le parti de désertier, et se retira à Mannheim, puis à Francfort et dans la petite ville d'Oggersheim, où notre poète vécut à l'auberge sous le nom de docteur Schmidt. Il accepta ensuite l'asile que lui avait offert une amie, madame de Wolzogen, dans sa maison de Bauerbach, près de Meiningen. Pendant ce temps, il remaniait son drame de *Fiesque*, déjà ébauché à Stuttgart, achevait *Louise Miller*, commençait *Marie Stuart* et *Don Carlos*. La protection chèrement achetée du baron Dalberg le rappela à Mannheim, et *Fiesque* parut enfin sur la scène (janvier 1784).

Comme composition et comme entente du théâtre, cette tragédie est déjà supérieure aux *Briyands*. Mais le ton emphatique nous choque d'autant plus ici que l'œuvre est plus raisonnable et plus sérieuse. L'empereur Joseph II, moins sévère en fait de goût que la plupart des critiques, adopta la pièce républicaine, comme on l'appelait alors, et l'arrangea lui-même pour être représentée sur le théâtre de la cour.

Les habitants de Mannheim ne ressemblaient pas à Joseph II ; ils n'avaient pas *de sang romain dans les veines*. Aussi réservèrent-ils leur enthousiasme pour *Louise Miller*, qui parut sur l'affiche trois mois plus tard sous un titre nouveau, proposé par le célèbre acteur Iffland. *Intrigue et Amour* est certes une œuvre révolutionnaire ; les tirades à la Jean-Jacques y abondent. Mais ce drame flattait les instincts secrets de la bourgeoisie, plus jalouse d'égalité que de liberté. Ajoutez que l'auteur a fait un grand pas vers le naturel, que ses caractères sont assez bien tracés, qu'il



montre une connaissance plus profonde du cœur humain : vous comprendrez les sympathies du public allemand, et le succès qu'eut la pièce à l'étranger.

Cependant Schiller se débattait toujours contre la pauvreté ; la fortune ne s'empresse pas de répondre à l'appel du génie. Il y a des talents habiles à battre monnaie, parce qu'ils produisent vite, et s'inquiètent médiocrement de la perfection. Le travail facilement lucratif répugnait à notre poète. Il demanda du temps au baron Dalberg, son Mécène, pour mettre la dernière main à *Don Carlos*, dont il espérait faire un chef-d'œuvre. Dalberg lui donna à entendre que les chefs-d'œuvre seraient les bienvenus s'ils arrivaient à jour fixe, et surtout s'ils remplissaient les caisses du théâtre. Schiller rompit avec le directeur, et fonda la *Thalie rhénane*, revue critique, dont le premier cahier fut publié en mars 1785. Les abonnés firent défaut : en revanche la malveillance s'acharna sur le nouvel Aristarque, à un tel point que le séjour de Mannheim lui devint intolérable.

L'amitié lui offrit de bien douces consolations, et la faveur de Charles-Auguste, duc de Weimar, le vengea des persécutions de ses ennemis. C'est aux environs de Leipzig, où il passait la belle saison avec l'excellent Godefroi Kærner, que Schiller écrivit l'*Hymne à la joie*, mis en musique par Beethoven :

« La joie, c'est le nom du puissant ressort de la nature éternelle ; c'est la joie, la joie qui meut les rouages dans la grande horloge du monde. Son attrait fait éclore les fleurs de leurs germes, du firmament les soleils ; elle roule des sphères dans les espaces que ne connaît pas la lunette de l'astronome.

LE CHOEUR.

» Joyeux, comme volent les soleils du Très-Haut par la voûte splendide des cieux, suivez, frères, votre route ; joyeux comme un héros qui marche à la victoire.

» Courage et force dans les dures souffrances ! Secours où pleure l'innocence ! Aux serments jurés, foi éternelle ! La vérité à tous, amis et ennemis ! Mâle fierté devant le trône des rois !... Frères, dùt-il en coûter les biens et la vie..., au mérite ses couronnes, et ruine à la couvée du mensonge !

## LE CHŒUR.

» Resserrez le cercle saint ! jurez, par ce vin doré, d'être fidèles à ce serment ; par le juge des astres, jurez-le (1). »

Le chœur est très-populaire en Allemagne. Il marque d'ailleurs une époque nouvelle dans le talent poétique de Schiller. Ces strophes respirent le pur amour de la liberté ; nous sommes loin des gigantesques déclamations de Charles Moor. « Un récit que j'aimerais à croire, dit M. Regnier, bien qu'on ignore sur quel témoignage il se fonde, assigne à ce poème une touchante origine. Un matin, pendant une promenade dans le Rosenthal, entre Gohlis et Leipzig, Schiller aperçut un jeune homme à demi déshabillé, en prière sur le bord de la Pleisse, où il s'appretait à se noyer. C'était, comme il l'apprit de lui en le questionnant, un pauvre étudiant en théologie qui longtemps avait lutté contre la plus affreuse misère. Le poète lui donna le peu d'argent qu'il avait sur lui, et lui fit promettre qu'il différerait au moins de huit jours l'exécution de son criminel dessein. Dans le courant de la semaine il assista à une fête donnée à l'occasion d'un mariage, dans une famille aisée de Leipzig. Au moment où la joie était le plus bruyante, il se leva tout à coup, demanda quelques moments d'attention, réclama de tous les assistants des secours pour le malheureux, et fit lui-même la quête à la ronde, une assiette à la main. Cette quête fut si abondante qu'elle suffit à soutenir le pauvre étudiant jusqu'au jour où il eut une place. C'est aussitôt après cette bonne œuvre que Schiller aurait exprimé, dans ce bel hymne, sa reconnaissance à la joie, à cette joie bienveillante qui élève et agrandit le cœur en l'ouvrant au sentiment de l'universelle reconnaissance (2). »

A Dresde, où il séjourna quelque temps, Schiller se laissa duper par une mère intrigante et une fille coquette. Jetons un voile sur cette triste aventure, pour nous transporter à Weimar. Là le poète nous apparaît sur un théâtre vraiment digne de lui. *Don Carlos*, qu'il vient de terminer, lui servira de lettre d'intro-

(1) Voyez les *OEuvres de Schiller*, tome I<sup>er</sup>. POÉSIES.

(2) *Vie de Schiller*, par M. Regnier, page 61.

duction auprès de Wieland, de Herder et de Gœthe. On peut reprocher à cette pièce le défaut d'unité, l'anachronisme des théories politiques prêchées par Posa, des situations impossibles, des longueurs, et je ne sais quelle gaucherie dans l'ordonnance générale. Et cependant quel touchant intérêt nous éprouvons pour les souffrances de Carlos et de la reine ! Quelle aversion mêlée d'effroi nous ressentons pour le tyran jaloux et parricide ! Mais ce tyran odieux ne nous inspire plus que de la pitié, quand nous le voyons courber la tête, comme le dernier des esclaves, devant la puissance terrible de l'Inquisition.

LE GRAND INQUISITEUR.

Pourquoi évoquez-vous l'ombre de Samuel?... J'ai donné deux rois au trône d'Espagne, et j'espérais laisser une œuvre solidement fondée. Je vois que le fruit de ma vie est perdu. Don Philippe lui-même ébranle mon édifice. Et maintenant, sire..., pourquoi suis-je mandé ? Qu'ai-je à faire ici?... Je n'ai point envie de réitérer cette visite.

LE ROI.

Une tâche encore, la dernière.... puis tu pourras t'en aller en paix. Que le passé soit passé et la paix conclue entre nous... Nous sommes réconciliés ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Si Philippe s'incline avec humilité.

LE ROI, *après une pause.*

Mon fils médite une révolte.

LE GRAND INQUISITEUR.

Que décidez-vous ?

LE ROI.

Rien... ou tout...

LE GRAND INQUISITEUR.

Et ici que veut dire « tout » ?

LE ROI.

Je le laisserai fuir, si je ne puis le faire mourir.

LE GRAND INQUISITEUR.

Eh bien, sire ?

LE ROI.

Peux-tu me fonder un nouveau dogme qui justifie le meurtre sanglant d'un fils ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Pour apaiser l'éternelle justice, le Fils de Dieu est mort sur la croix.

LE ROI.

Tu veux établir cette opinion dans toute l'Europe ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Partout où l'on révère la croix.

LE ROI.

Je commets un attentat contre la nature.... Comptes-tu aussi réduire au silence cette voix puissante ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Devant la foi, la voix de la nature est sans pouvoir.

LE ROI.

Je dépose en tes mains ma fonction de juge... Puis-je rester absolument à l'écart ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Livrez-le-moi.

LE ROI.

C'est mon fils unique... Pour qui ai-je amassé ?

LE GRAND INQUISITEUR.

Plutôt pour les vers de la tombe que pour la liberté !

LE ROI *se lève.*

Nous sommes d'accord. Venez.

LE GRAND INQUISITEUR.

Où ?

LE ROI.

Recevoir de mes mains la victime (1).

Cette scène donne le frisson. Je ne connais pas de plaidoyer plus éloquent contre le fanatisme. De très-bons esprits, M. Filon entre autres, ont contesté la donnée historique sur laquelle repose la pièce. Selon l'auteur de l'*Histoire de l'Europe au seizième siècle*, l'amour de Don Carlos pour Élisabeth, ses tendances libérales, sa sympathie pour les idées de la réforme, tout cela n'est rien moins que prouvé. D'accord ; je fais bon marché de la partie romanesque du sujet. Mais j'admire avec madame de Staël ce qu'il y a de vrai et de saisissant dans cette peinture de la catholique Espagne, livrée elle et son chef à l'abominable tyrannie des gens d'Église.

A dater de *Don Carlos*, Schiller, pleinement maître de lui-même, donne au théâtre ces œuvres achevées qui le placent au

(1) *Don Carlos*, acte V, scène x.

premier rang des poètes dramatiques. La trilogie de *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, la *Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell* enfin, égalent presque comme force créatrice les plus belles conceptions de Shakspeare. Si d'un autre côté vous considérez le mérite de la composition et du style, particulièrement dans *Guillaume Tell*, vous n'hésitez pas à rapprocher Schiller de nos grands tragiques français. Je ne crains point qu'on m'accuse d'exagérer l'éloge d'un poète dont je n'ai certes pas dissimulé les défauts. J'ai d'ailleurs pour garant de mon opinion le goût si éclairé de M. Regnier, et le témoignage unanime de tous les critiques.

Je dirai peu de mots des grands travaux historiques de Schiller ; ils sont entre les mains de tout le monde. Les recherches qu'il fit à l'occasion de son drame de *Don Carlos* lui suggérèrent l'idée d'écrire l'*Histoire de la révolte des Pays-Bas*. Ce brillant essai lui valut une chaire à l'université d'Iéna. Parmi les morceaux détachés qui se rapportent à l'enseignement du poète professeur, j'ai remarqué une dissertation sur la *Mission de Moïse*. Je suis surpris de lire dans un ouvrage récent, dont la *Critique* a déjà rendu compte, cette phrase peu digne d'un écrivain rationaliste : « Les Écritures, par leur caractère sacré, échappent à la critique historique. » Au dix-septième siècle Richard Simon, à la fin du dix-huitième Schiller, de nos jours la savante et religieuse Allemagne, protestent contre une semblable maxime, qui équivaut à une abdication pure et simple de la raison. Il faut lire les Écritures avec le respect que nous devons à une haute et vénérable antiquité. Mais enfin, pour distinguer dans un livre ce qui est divin de ce qui ne l'est pas, nous avons besoin de tout l'effort de notre intelligence. Quoi ! vous appliquez le sens critique à l'interprétation d'Homère et d'Hérodote, et vous n'osez regarder Moïse en face ! Ah ! que de chemin nous avons à parcourir pour atteindre le but où l'Allemagne s'est élancée d'un bond à la suite de Luther ! En créant l'exégèse biblique, le moine réformateur a rendu service à la religion non moins qu'à la philosophie. Le vrai christianisme ne redoute point

la lumière. Il a sa raison d'être ailleurs que dans des textes dont l'authenticité est plus ou moins certaine. L'Évangile éternel est né dans la conscience humaine, éclairée par le Verbe divin.

L'*Histoire de la guerre de trente ans* se rattache à la trilogie de *Wallenstein*, comme la *Révolte des Pays-Bas à Don Carlos*. Ici encore l'historien et le poète se prêtent un mutuel appui. La *Guerre de trente ans* parut en 1791, une année après le mariage de l'auteur. En 1794, Schiller, sur la proposition du libraire Cotta, se chargea de la direction d'une Revue mensuelle intitulée *les Heures*. Ce fut l'occasion d'un rapprochement intime entre les deux plus grands poètes de l'Allemagne. Mécontent de la froideur du public, Gœthe proposa plus tard à son ami de se venger par des épigrammes des journaux littéraires, des sots lecteurs et des méchants écrivains. Telle est l'origine des *Xénies*, nom emprunté à Martial. Ces épigrammes furent insérées dans l'*Almanach des Muses* avec des poésies d'un autre genre, parmi lesquelles nous remarquons le *Chant de la cloche*, la plus brillante fantaisie lyrique de Schiller.

Les premiers cahiers des *Heures* contenaient les *Lettres sur l'éducation esthétique*, revues et complétées d'après les conseils de Gœthe, de Fichte et de G. de Humboldt. Poussant à l'extrême une théorie vraie, l'alliance du beau et du bien, l'auteur de ce traité subordonne la morale à l'art. Mais « l'art, dit très-bien M. Regnier, n'est pas la seule chose qui se rapporte à tout notre être, la seule source où l'âme humaine, sensation, entendement et vouloir, puisse étancher toute sa soif ». Schiller a le tort de renfermer la philosophie dans les questions esthétiques.

Nous renvoyons nos lecteurs au huitième volume des *OEuvres*. Il y a là une dizaine de traités qui sont pour ainsi dire inconnus en France, et qui méritent certainement d'être étudiés, non-seulement par les philosophes, mais encore par tous ceux qui se piquent d'aimer la littérature.

Les derniers moments de cet homme illustre sont racontés d'une manière attendrissante par son habile traducteur. L'espace nous manque autant que le courage pour retracer les tristes dé-

tails de cette mort prématurée. En terminant, exprimons le vœu que le public saura gré à M. Regnier d'avoir enrichi notre langue d'une traduction complète et fidèle de Schiller, et d'avoir joint à ce travail considérable une biographie où la critique se mêle à l'histoire sans être aperçue, sans ralentir un seul instant la marche simple et touchante du récit. Dans ces pages écrites sans prétention, et qui ressemblent à une causerie familière, nous avons retrouvé le professeur d'autrefois, tel qu'il se montrait dans sa chaire de Charlemagne : un savant modeste, un esprit judicieux et fin, et par-dessus tout un noble caractère. Cet heureux accord du caractère et du talent est précisément ce que M. Regnier admire le plus en Schiller. Que pensez-vous de ce trait de ressemblance entre le poète et son traducteur ? Faut-il s'étonner après cela de la sympathie de M. Regnier pour le vertueux et pur auteur de *Guillaume Tell* ?

ALFRED BLOT.

---

## MONTESQUIEU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

---

L'Académie fait beaucoup parler d'elle depuis quelques années. Ses choix, ses décisions, les discours que prononcent dans ses séances publiques les hommes d'État illustres, les écrivains célèbres, les orateurs éloquents qu'elle compte dans son sein, attirent sur elle l'attention générale. Pour les historiens futurs de l'Académie, il y aura là matière à de curieux récits. Quant à nous, c'est un chapitre de l'histoire de l'ancienne Académie que nous voudrions placer sous les yeux des lecteurs. Peut-être, quoiqu'il s'agisse de faits accomplis il y a plus d'un siècle, y trouveront-ils un certain intérêt.

Ces faits d'ailleurs se rattachent à l'un des plus grands noms de

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.



le bravo du journalisme. Il n'est pas vrai cependant qu'avec de telles armes en main un homme reste aujourd'hui dans les derniers rangs de l'armée : il devient général ou il se fait tuer, il ne déserte pas.

Le fils de Giboyer, Maximilien Gérard, secrétaire de M. Maréchal, est un charmant garçon, plein de sentiments nobles, d'aspirations élevées. M. Delaunay prête son talent sobre et juste à ce personnage, le seul sympathique de la pièce. M. Laroche (Hugues d'Outreville) est excellent. Il est naturel, simple dans un rôle très-difficile, et qui, forcé, devenait immédiatement ridicule. Pour madame Plessis, c'est une baronne compassée, empesée, roide et guindée, dont les paroles se font mal entendre et trop attendre. Elle pouvait, avec son talent, tirer meilleur parti de son rôle. Mademoiselle Favart, ingénue très-marquée, joue bien, mais elle refroidit à plaisir un rôle froid. C'est un hiver habillé de soie grise. Mademoiselle Nathalie a de bons moments. Ses luttes avec elle-même contre un amant qui n'existe pas, sont très-amusantes.

Pour résumé, la pièce est jouée avec l'ensemble et la perfection que l'on ne trouve que sur la scène de la rue de Richelieu, et nous nous étonnons, en relisant ce long article, de la sévérité de notre jugement sur une œuvre qui nous a fait, à la représentation, un plaisir très-vif et très-complet. La comédie de M. Augier est bien écrite, bien menée. Elle fourmille de mots heureux, de boutades amusantes; elle éblouit, elle étourdit. Au fond, on n'y trouve pas une idée nouvelle, pas une pensée profonde. Les mots, on les a entendus dix fois; les tirades, elles ont été faites déjà, et cependant tout cela paraît neuf. M. Émile Augier a tant d'esprit, sans compter celui de faire valoir l'esprit des autres!

C. BERNEL.

---

*Le secrétaire de la rédaction,*

C. BERNEL.